

Commentaires sur la guerre actuelle

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **84 (1939)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Commentaires sur la guerre actuelle

La période qui s'étend du 10 octobre au 10 novembre n'a été marquée par aucun événement militaire très important.

On serait tenté d'écrire qu'elle a revêtu un caractère d'attente stratégique si, dans une guerre aussi surprenante à tous points de vue, la stratégie pouvait se distinguer de la politique, de la diplomatie, de l'économique. Et, quand il nous semble que la stratégie paraît « attendre » ou « se réserver », c'est, en réalité, que les jeux de la politique ne sont pas encore achevés. Autrement dit, ce n'est pas de la « stratégie pure » qui s'est jouée jusqu'ici — même sur le théâtre d'opérations de Pologne — et les grands chefs, de part et d'autre, dépendent, pour choisir le point d'application de leurs forces, des instructions que les chefs d'Etats, les gouvernements, les chancelleries remanient parfois d'un jour à l'autre, en fonction de la situation générale.

Quels effets cette attente, ou ces hésitations ont-elles sur le champ de bataille, sur la tactique, sur les combattants ? On ne le saura que plus tard, lorsque auront été publiés tous les documents, des instructions des hauts-commandements, des ordres à tous les échelons, jusqu'au journal intime de l'homme dans le rang, que permettent de comprendre les opérations partielles que mentionnent les communiqués et l'esprit dans lequel elles ont été exécutées.

Un seul événement d'une certaine ampleur a marqué les journées des 16 et 17 octobre. Ce fut le repli des posi-

tions françaises dans l'intervalle entre les lignes Siegfried et Maginot. On se rappelle que ces positions avaient été avancées, aux premiers jours de septembre, en territoire allemand, sur une profondeur oscillant entre 3 et 10 kilomètres au delà de la frontière.

Ce repli commença sans que les Allemands exerçassent la moindre pression, et les motifs invoqués par le haut-commandement français pour le justifier devant l'opinion paraissent d'autant plus vraisemblables qu'ils n'ont pas été contestés du côté allemand. L'objet de la progression initiale française avait été de menacer les avancées de la ligne Siegfried afin d'inciter le commandement allemand à ramener sur le front occidental un certain nombre de ses divisions et d'alléger ainsi la pression qui s'exerçait sur la Pologne. Ce but semble d'ailleurs n'avoir été que très partiellement atteint.

Quoi qu'il en soit, il n'y avait plus de raison de maintenir sur ces avancées des gros qui s'y trouvaient moins bien installés que sur leur base de départ, et exposés aux entreprises de l'aviation, aux tirs de l'artillerie, aux attaques de l'infanterie et des chars allemands. Le repli s'est effectué, d'une manière générale, conformément aux plans, sur des fronts limités et dans deux secteurs plus étendus, l'un de 6, l'autre de 30 kilomètres.

Les avant-gardes allemandes, ou les éléments au contact, suivirent, et ce contact ne fut jamais perdu. Nous disons seulement « contact », et non pas « poursuite ».

Au cours de ces replis, les divisions françaises qui se décrochèrent avec le plus d'aisance et le moins de pertes furent celles qui, suivant les instructions, ne se couvrirent que par des éléments légers — groupes de reconnaissance où coopéraient des éléments motorisés, tous-terrains et de cavalerie — alors que les divisions qui maintinrent plus longtemps en arrière-gardes des détachements d'infanterie plus importants — compagnies ou bataillons — éprouvèrent des pertes plus sévères en hommes et en matériel.

Il faut ajouter que ces opérations se déroulèrent dans les plus mauvaises conditions atmosphériques : les pluies et la neige détremperent le terrain, plusieurs rivières sortirent de leur lit et les inondations qui s'ensuivirent ne furent pas sans influencer sur le tracé des positions nouvelles où les adversaires se sont fixés aujourd'hui.

Ce tracé, qui se confond en général avec la frontière franco-allemande, est jalonné par une ligne de postes qui ne sont pas occupés comme on pouvait s'y attendre d'après les enseignements de la dernière guerre. On y trouve peu de lignes de tranchées continues, mais des avant-postes qui vivent en état d'alerte, avec des fluctuations, et d'où se déclenchent des coups de main.

On relève une différence entre les deux adversaires dans la façon d'exécuter ces coups de main. Si leur objet ne varie pas — il s'agit toujours de faire des prisonniers, de préciser le contour apparent et la force des organisations — les Allemands affectent à ces opérations des troupes réservées et spéciales, qui sont amenées à pied d'œuvre peu avant l'heure H., alors que les Français opèrent au moyen de leurs avant-postes eux-mêmes ou de ces petits détachements que leurs communiqués appellent « éléments de reconnaissance » ou « au contact ».

En dehors de ces coups de main, qui sont des opérations préparées, éclatent des escarmouches, surtout nocturnes, qui semblent souvent déterminées par le hasard ou la nervosité.

Qu'on se représente la situation de ces postes qui ne forment pas une ligne continue, mais qui jalonnent seulement les avancées d'une position d'armée et qui s'accrochent à un terrain coupé, assez semblable à celui de notre « plateau » suisse, à travers bois ou champs, dans les ravins, aux lisières des villages évacués, et sur qui pèse à tout instant la menace d'être débordés ou coupés. On imagine les soucis et les réactions des chefs, leurs initiatives, et, en général, le rôle considérable qui est dévolu, sur cette partie du front, à de petits détachements que leur mission

et leur position rendent plus ou moins autonomes dans le brouillard et la nuit. Missions qui requièrent des officiers subalternes, des sous-officiers et de la troupe, la vigilance, l'endurance, les plus hautes qualités morales.

Durant cette période du 10 octobre au 10 novembre, le rôle de l'artillerie semble avoir été surtout de préparer et d'appuyer les coups de main. Les batteries lourdes n'ont pas déclenché, autant qu'en septembre, de tirs de destruction sur les organisations et nœuds de communications ennemies, sauf dans tels secteurs, comme celui de Forbach, où se prolonge un véritable duel d'artillerie.

Derrière le rideau des avant-postes, les divisions « coiffent » les secteurs fortifiés, tandis que, plus en arrière, couvertes par les lignes Siegfried et Maginot, les concentrations se poursuivent et se modifient, couvrant elles-mêmes les zones des armées où s'effectuent les transports stratégiques.

Mais ces transports et ces concentrations ne se relient pas seulement aux opérations en cours ou prévues sur le front ; elles semblent en amorcer d'autres, aux ailes des dispositifs adverses, le long des frontières des pays neutres. On recueille de part et d'autre les indices d'une saturation du terrain par des effectifs considérables « qu'il faut bien mettre quelque part », et dont les groupements, concertés ou occasionnels, déterminent à leur tour les décisions et les groupements de l'adversaire.

Pourtant, jusqu'à ce jour, ainsi que dans la période de mobilisation et de concentration, aucun transport stratégique n'a été troublé par les entreprises de l'aviation. Les pions se déplacent sur l'échiquier, comme pour obéir aux jeux d'un *Kriegspiel*. Et les avions s'attaquent surtout aux avions, la chasse à la chasse et aux reconnaissances, les bombardiers ne s'engageant qu'à titre exceptionnel. De ces premiers chocs aériens, il ne se dégage pas tant une nouvelle tactique aérienne que des expériences, pour ainsi dire individuelles, où les pilotes et le matériel se mesurent réciproquement, tandis que les gros des forces demeurent réservés en vue d'opérations qui dépendent

encore essentiellement de la direction politique de la guerre.

Le combat du 6 novembre, qui mit aux prises le plus grand nombre d'avions de chasse français et allemands ne relève pas d'un plan concerté. Ce sont, pour reprendre les termes d'un pilote réputé, des aviateurs et des moteurs « qui commencent par s'ébrouer et finissent par s'éprouver » ; et le résultat, c'est ce combat inopiné, d'où l'on va tirer des enseignements peut-être valables, mais qui pourront aussi bien être infirmés demain par l'expérience d'une autre rencontre, tout aussi inopinée, qui aurait un sort différent.

En résumé, ce deuxième mois de guerre aura été fertile en leçons et en épreuves de détail, mais nullement négligeables : valeur individuelle de l'homme, valeur des armes et du matériel, valeur des Etats-Majors et des services qui règlent de vastes transports et des fabrications poussées à un rythme croissant. Mais ces enseignements n'auront pu être appliqués sur une vaste échelle, et les grands chefs n'auront pas eu l'occasion d'essayer l'instrument qui se perfectionne jusqu'ici, plus qu'il ne s'use entre leurs mains.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, on peut dire encore : attente stratégique, mais aussi attente et épreuve morales, où l'on retrouve une des nombreuses formes de cette lutte qu'on appelle la guerre des nerfs.
